

La nécessité de poésie

Son absence peut-elle contaminer et nous rendre malade ?

Les humains des sociétés techno industrielles ont des croyances qui pourraient être qualifiées au mieux de naïves, au pire d'arrogantes : ils pensent qu'ils savent de plus en plus de choses sur la réalité du monde, qu'ils ne cesseront pas d'en savoir plus, qu'ils finiront par savoir tout sur tout.

Cette croyance pose question : d'abord elle révèle un appétit insatiable, quelque chose de jamais contenté. Et surtout se pose la question de ce « tout savoir » : de quel savoir s'agit-il ? Se rappeler alors que la mécanisation qui a tout envahi oriente l'intelligence, que les technologies captent cette intelligence à des fins principalement utilitaires ; que la financiarisation la polarise sur les valeurs matérielles, provoquant l'effondrement de pans entiers de la connaissance. En réalité, ce « tout savoir » exclut ; et particulièrement la connaissance poétique.

L'abandon, voire la destruction, de la vision poétique qui habitait généralement les humains depuis toujours, et ce jusqu'à l'avènement de la techno science s'affirmant comme unique légitime savoir, est un dommage immense, la plupart du temps ignoré : il gomme une grande partie du réel. Et ce dommage peut rendre malade, cette destruction du poétique entraînant une amputation de la vie, une restriction à l'existence.

Ce que dit Henry-David Thoreau, philosophe américain et praticien de la nature : *Nous ne vivons pas notre vie pleinement et entièrement, nous ne remplissons pas tous les pores de notre sang ; notre respiration n'est ni assez complète ni assez profonde pour que chaque fois que nous inspirons et expirons, la vague aille briser sa crinière sur notre rivage le plus extrême, courant jusqu'à ce qu'elle rencontre le sable qui nous borde, et nous renvoyant le bruit du ressac. Ne pourrions-nous nous aider d'un soufflet ? Quel vent ferait naître alors notre respiration dans un jour tranquille ? Nous ne vivons qu'une partie de notre vie. Ne laisserons-nous pas le flot pénétrer, n'ouvrons-nous pas les portes ? Ne mettrons-nous pas en mouvement tous nos rouages ? ...*

Dans la modernité d'aujourd'hui, particulièrement en France où triomphe le rationalisme, la poésie – toute approche poétique – apparaît comme le dominé de la connaissance, le colonisé de toute

pensée crédible qui se réclame de réalisme. Mais ce réalisme-là, quel réel propose-t-il, définit-il ? Et le définissant, ne le rétrécit-il pas ? Oubliant qu'il est seulement un point de vue parmi d'autres (de même la pensée occidentale n'est-elle qu'une partie de la pensée globale), oubliant qu'il n'est pas le réel dans sa totalité comme la vision scientifique analytique le voudrait, se prétendant unique savoir sur le monde.

Les humains modernes sont pris dans cette idéologie, celle d'un réel tronqué auquel ils adhèrent massivement. Ils oublient le mystère continu des choses qui court sous les apparences. Ils oublient le merveilleux du monde. C'est sans doute pourquoi ils le détruisent...

Que faire alors de la prodigieuse éclosion des fleurs, des bourgeons qui pointent de la terre froide, du soleil qui monte et descend à l'horizon, agrandissant et rétrécissant son cercle au cours des saisons, des arbres qui se nourrissent d'eau et de lumière, et les transforment en feuilles et en oxygène, des pommes qui naissent dans les fleurs du pommier, de l'eau qui ruisselle et se renouvelle sans cesse ? Tous ces phénomènes résonnent en chacun qu'on le veuille ou non, mais ils sont ignorés de notre conscience conditionnée.

Que faire du point de vue de ces autres peuples encore sensibles à la vision poétique, peuples qui paradoxalement nous attirent, mais qui sont qualifiés (disqualifiés) de primitifs, au mieux de *Naturels* ? Mais la nature, cette globalité qui est le terreau, le flux ressourçant de la vision poétique, nous Modernes, héritiers et serviteurs de cette révolution techno industrielle, nous la détruisons ; ou nous l'exploitons, ou nous l'asservissons, tout en prétendant l'aimer et la protéger. En perdant l'esprit poétique, le savoir abstrait a fait de nous des schizophrènes, au mieux des dissociés, au pire des moutons de Panurge, en final des prédateurs.

Et que faire de la vision quantique ? Vision *qui aboutit à une réalité qui satisfait à un ordre implicite, à une réalité voilée, ce qui lui confère un caractère de globalité*, selon les mots de Bernard d'Espagnat, physicien quantique à la recherche de cette réalité globale.

Le virus couronné (!) par exemple, avec sa mutation constante, sa constitution aberrante, sa dissémination galopante, échappe aux critères de l'analyse scientifique classique. Cela ne veut pas dire qu'il est poétique, ce virus, mais que cette science classique qui travaille sur lui, et sur la matière en général, ne parvient pas à pénétrer dans certaines zones du réel parce qu'elles sont d'une autre nature, habitées d'autres fréquences, ce qu'a justement révélé la science quantique. Révélant ainsi que cette science classique analytique est en grande

partie un discours convenu, une vision souvent dogmatique, engendrant la croyance, c'est à dire ce qui n'est ni raison ni raisonnable, encore moins vérité. Vérité qui serait d'abord fulgurance poétique, au delà du vrai convenu...

Il y a d'autres modes de fonctionnement du vivant que nous ne percevons pas, d'autres approches du réel que nous n'activons plus, ou que nous ne voulons pas considérer parce que l'esprit moderne est dominé par une vision théorique matérialiste, limitée aux chiffres, à la statistique, à la productivité, à l'économique. Et cette vision colle à la peau des humains d'aujourd'hui.

Oser l'écart poétique

Se reprendre. Revenir à une vision poétique du réel, prendre le large, oser l'écart qui git là, tapi dans nos esprits prisonniers du confort, accablés par les contraintes du quotidien (la technologie était censée les bannir, elle ne fait parfois que les amonceler), captés par le flot médiatique, la succession continue des informations, et aspirant à d'autres promenades que celles dans les supermarchés et les magasins... Monde étouffant où cet écart libérateur est sans cesse nié, où l'on est pris en otage par les trivialités imposées, les obligations multipliées, et finalement consenties, où se perd de vue le souffle des aurores qui tentent chaque matin de nous rappeler les espaces infinis de l'univers. *Dans le monde de la poésie, il y a quelque chose pour se réveiller, se passionner. Il y règne un sentiment de vaillance, une attitude inouïe et ferme, si bien qu'on ne craint plus aucune menace. On commence à apprécier son monde qui est déjà magnifique... Et parce qu'il y a tellement de chaos, il y a autant de tranquillité. La tranquillité est proportionnelle au chaos. C'est le principe avancé par Einstein.*¹

Retrouver ces dimensions aliénées par la pensée convenue : pour cela, il faudrait faire un pas de côté, *décoïncider*, selon le concept fécond du philosophe François Jullien, désadhérer d'avec le monde tel qu'il est devenu, violeur de liberté et friand de contrôle, un monde qui nous a pris dans les mailles toxiques de la marchandise, de la finance et du mensonge officialisé. Oser cet écart, ne serait-ce pas, dans un même élan, réintégrer éthique et esthétique, et vivre enfin poétiquement ? Ne serait-ce pas là commencer à vivre, à vivre vraiment ? A exister pleinement...

¹ Chögyam Trungpa. Le cœur du sujet. Seuil

Ailleurs... Poésie du soir

Poésie. Liberté. Envol...Reviennent des mots interdits qui ne cessent de nous appeler... Se découvre alors un quotidien autre, ici ou là-bas...

Kayes au Mali à la limite de navigabilité du Fleuve Sénégal. Là où furent transportées les réserves de la Banque de France au début de la seconde guerre mondiale, dans une énorme bâtisse en dur construite au bord du fleuve, d'où l'on peut toujours observer l'incroyable spectacle vivant qui se déroule en continu sur le pont submersible, fine lanière de goudron poussiéreux, reliant les deux rives.

Chaque soir, ce pont devient une passerelle entre les mondes, monde du jour plein de poussière, de chaleur et de labeur, de troupeaux, de bergers en guenilles arrachées aux épineux de la brousse, de femmes en boubous colorés que le soleil allume de sequins flamboyants... et monde de la nuit vers quoi chacun aspire, les habitations d'où s'échappe le fumet d'un frugal dîner, le puits d'où l'eau tirée lavera les corps luisants de sueur, le repos espéré, une certaine fraîcheur apaisante.

Traverser ce pont, zigzaguer au milieu de la foule entre les charrettes en enfilade surchargées de bois. Embouteillage champêtre soulevant des nuages de poussière que le couchant transforme en poudre d'or. Agitation du soir qui propulse une énergie colossale : on est soudain à l'opéra dans sa plus grandiose orchestration, celle du Vivant : tout se répond, s'associe, lueurs du couchant, couleur de la terre, reflets du soleil sur les eaux, adolescents guidant les troupeaux, jeunes et fiers Moïses en haillons se frayant hardiment un chemin dans cette cacophonie somptueuse et fragile ... Dans un moment le soleil s'en ira sous les eaux ; la foule de plus en plus pressée par l'obscurité qui gagne, disparaîtra dans les rues sablonneuses. Le silence reviendra. Le chant du muezzin emplira la ville. La nuit s'installera. Seuls les feux dans les cours de chaque maison seront les étoiles d'une vie humaine encore accordée aux splendeurs du monde. Monde transfiguré par la poétique rencontre de l'humain et de la nature dans le mouvement accordé des astres et des hommes. Humanité reliée. Pauvre ? Mais qu'est-ce que la richesse économique au regard de cette beauté-là ? Il faut avoir vécu ces soirs dépourvus de toute mécanique mondialiste économique ; au risque de se faire piquer par de féroces moustiques, mais qui ne seront jamais pire qu'un virus couronné qu'on ne peut écraser d'une tape et qui nous domine par son invisibilité perverse, et surtout par l'idée qu'on s'en fait...

Il faut avoir emprunté ces routes arides de brousse pour savoir qu'au-delà des apparences de pauvreté, la poésie y trouve refuge, y est réalité véritable et indestructible. De cette réalité poétique - transcendante, osait dire Salvador Dali – les humains aujourd'hui sont privés, ignorant même ce besoin vital. La vision poétique, ce chemin vers l'inconnu que dessine vers les lointains toute trace, transfigure le monde. Elle entraîne l'âme dans une réalité insoupçonnée, mais ardemment désirée, qu'on le sache ou pas.

Poétique aussi la vision du réel qu'apporte la science quantique ; ce que ses découvreurs, médusés, n'ont pas cessé de dire, forcés d'admettre par leurs découvertes de nouveaux possibles à la pensée : l'impossible d'alors devenant une réalité de fait. En découvrant l'ultra dimension du réel, ces chercheurs qui n'étaient que des scientifiques sont devenus aussi des poètes.

Poétique quantique qui dessine un écart de réalité déstabilisant, mais ô combien rafraîchissant ! Dire par exemple que ceci est à la fois blanc et noir – affirmation aussitôt étiquetée *incompatible* par les esprits fermés sur eux-mêmes – ouvre en fait de nouveaux possibles que les peuples anciens connaissaient, et que certains continuent de vivre.

Ce regard poétique, paradoxal à nos yeux, qui voit par delà, fait en effet partie de la perception du réel des sociétés naturelles où la logique en cours répond à d'autres critères que la logique formelle. Il s'agit *d'une logique du concret*, disait Lévi-Strauss, revalorisant ainsi la pensée poétique des peuples naturels. Ainsi un Indien du peuple Oglala affirme-t-il d'évidence : *je suis un homme et je suis un poisson*. Sidération de l'ethnologue avide de demander des explications qui ne viendront pas. La réalité poétique ne s'explique pas. Elle se déguste. Elle se contemple dans un magnifique tableau de lèse-logique conventionnelle.

Ainsi ce vieux villageois du pays senoufo en Afrique, assis par terre à l'ombre d'un grand manguier, sans autre possession que lui-même, peut-il affirmer, indiquant d'un geste squelettique l'immensité paisible et aride alentour : *Tout va bien. Ici c'est le pays de Dieu*. Sidération de l'Occidental gavé et incrédule... Même sidération chez les savants quantiques quand ils constatèrent que la lumière était à la fois onde et particule... *C'est impossible, mais cela est, et cela fonctionne...*

Dans les librairies, en France notamment, le rayon poésie est assez maigre au regard des rayons roman, essais, et surtout de ceux

débordants des sciences humaines, celles qui sont censées nous apprendre à vivre...Mais savons nous vivre pour autant ? La poésie devenue rare, serait-elle de l'ordre de l'obsolète, du dépassé ? On ne sait pas qu'on pourrait mourir de son absence, sans doute plus que de toute autre maladie.

L'esprit poétique – toute vision poétique – ne saurait répondre à des injonctions quelles qu'elle soient. Elle refuse les interdits. L'esprit poétique est créatif, et ce faisant, il se situe d'emblée au dessus des lois, celles qui contraignent et réduisent, celles des états ou des puissants qui prennent la vie en otage.

Inspiré par cette canopée de réalité voilée qu'on appelle l'espace infini des étoiles ; occupé à capter cet espace fugitif et fragile, l'esprit poétique se rit du sérieux formidable des gens pour des choses qui n'ont aucune importance. Cette disproportion fait le lit de l'ennui, voire de l'anxiété du quotidien d'aujourd'hui. Alors on oublie que la terre qui porte nos pas est ronde, qu'elle tourne sans cesse dans un espace galactique parmi des milliers d'autres astres... Ces dimensions sont d'essence poétique et le révèlent à l'esprit qui sait les accueillir. Effet miroir fractal à dimension cosmique assuré.

Revenir à la poésie. Sous toutes ses formes. Pas seulement écrire de la poésie, mais être pétri de mouvement, d'élan poétique, de visions inattendues, d'imaginaire sous toutes ses formes... Alors se montrera la vivacité du monde.

S'il s'ouvre à ces points de vue, tout regard peut devenir poétique, donc libérateur, attentif au déploiement infini de mondes possibles et inattendus. Donc sans doute, heureux, fut-ce un moment, moment heureux qui ne désire que son renouvellement...

Marie Joséphine Grojean